

# LES PARLERS URBAINS ET LA TRANSMISSION DES SITUATIONS LINGUISTIQUES: LE CAS DU CAMFRANGLAIS AU CAMEROUN

ÉLISABETH NGO NGOK GRAUX ET VENANT ÉLOUNDOU ÉLOUNDOU

La ville au Cameroun est un véritable lieu de coexistence et de métissage linguistique. L'aperçu que nous en donnons dans les lignes qui suivent permet de montrer brièvement que le camfranglais, objet de notre propos, évolue dans un environnement où les langues "se croisent, varient, s'influencent, sont en concurrence ou en convergence"<sup>1</sup>. Le camfranglais est généralement défini comme un parler qui utilise le français, l'anglais, le pidgin-english et les langues locales. Il faut préciser que le camfranglais emprunte à la langue parlée, au français parlé. Le français parlé dont il est question ici est surtout une variété dont les spécificités sont étudiées depuis les travaux de MANESSY<sup>2</sup>, jusqu'à des études plus récentes comme celles de SIMO NGUEM-KAM-SOUOP<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Louis Jean CALVET, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon, 1999, p. 35.

<sup>2</sup> Gabriel MANESSY, *Le français en Afrique Noire. Mythes, stratégies, pratiques*, Paris, L'Harmattan, 1994.

<sup>3</sup> Adeline Larissa SIMO NGUEM-KAM-SOUOP, *La variation du français au Cameroun, approche sociolinguistique et syntaxique*, Thèse de Doctorat, Université de Provence, 2009. L'auteure analyse avec finesse les traits de ce qu'il convient d'appeler le français camerounais.

## I. Précisions sociolinguistiques et théoriques

### I.1. Aperçu des contacts de langues au Cameroun

Lorsque l'on parle des contacts de langues au Cameroun, l'espace urbain se présente comme celui à partir duquel ces contacts prennent sens et vie. Nous évoquons ici quelques étapes décisives qui racontent les contacts de langues au Cameroun.

### Les contacts précoloniaux et coloniaux

Les premiers contacts linguistiques entre les populations camerounaises et les langues d'ailleurs sont généralement datés de 1472 avec l'arrivée des explorateurs portugais. Il existe très peu de traces pouvant témoigner de ces contacts à notre connaissance.

Suivent les échanges commerciaux sur la côte avec les Anglais dès 1850. Les véritables contacts linguistiques que nous lions à la période coloniale commencent avec l'arrivée de l'explorateur allemand Gustav NACHTIGAL en 1884, puis avec la présence anglaise et française dès 1919.

Au moment de la présence allemande "la langue allemande est employée aussi bien dans l'administration que dans les milieux éducatifs. Cependant, dans les écoles dites missionnaires, les langues locales continuent à être enseignées"<sup>4</sup>.

De cette cohabitation entre l'allemand et les langues locales, il subsiste sans doute des emprunts des langues locales à l'allemand<sup>5</sup>; toutefois, l'on ne notera pas la formation ou l'émergence d'un parler spécifique imputable au contact entre la langue allemande et les langues ethniques locales.

Quant aux contacts avec l'anglais, ils auraient été à l'origine du pidgin-english. Ces contacts remonteraient au dix-huitième siècle, bien avant la période coloniale. Pendant cette période, "les Anglais anti-esclavagistes et les habitants de la région côtière de l'actuelle province du Sud-Ouest nouent des relations commerciales. Dans les écoles créées par les premiers missionnaires anglais qui s'installent à Bimbia et dans l'estuaire du Wouri, l'enseignement se fait dans les langues locales. Les échanges commerciaux entre les autochtones et les nouveaux venus introduisent de nouveaux objets que les langues camerounaises doivent désigner d'une manière ou d'une autre"<sup>6</sup>.

Le pidgin peut donc être considéré comme la première langue de contact au Cameroun et il va le rester pendant plusieurs années. FÉRAL<sup>7</sup> situe les années de gloire du pidgin-english au début des années 70 car à cette période il est parlé par une bonne partie de la population urbaine, surtout à Douala et dans les provinces contigües aux provinces anglophones. RENAUD évoque la bonne implantation du pidgin "tant à Victoria et Buéa – anglophones – qu'à Yaoundé, Bertoua, Ngaoundéré et Garoua – francophones". Selon l'auteur, le pidgin "assure les besoins courants de la communication entre francophones et anglophones et fait à l'anglais, langue officielle, une concu-

<sup>4</sup> Edmond BILOA, *La langue française au Cameroun: analyse linguistique et didactique*, Berne, Peter Lang, 2003, p. 22.

<sup>5</sup> Par expérience personnelle, nous avons constaté que la langue bassa a emprunté à l'allemand des termes comme *dumm* "stupide, bête" (le sens est le même en bassa).

<sup>6</sup> Edmond BILOA, *Op. cit.*, p. 27.

<sup>7</sup> Carole de FÉRAL, *Pidgin-English du Cameroun. Description Linguistique et Sociolinguistique*, Paris, Peeters/Selaf, 1989.

rence sérieuse: de nombreux locuteurs, lorsqu'ils s'expriment en pidgin, sont en effet convaincus qu'ils parlent anglais"<sup>8</sup>. On observe déjà qu'entre le pidgin et l'anglais, le "flou frontalier" dont parle FÉRAL<sup>9</sup> s'installe dans les représentations.

La politique linguistique de la France coloniale, quant à elle, repose sur l'usage exclusif du français à l'école. Le français est censé servir de "trait d'union entre les diverses ethnies", de véhicule de la culture ("les langues locales ne pourraient pas traduire ou véhiculer les notions abstraites") et de langues de "l'unité linguistique"<sup>10</sup>. En effet, cette politique exclusive de l'usage du français va générer de nombreuses frustrations quant à la cohabitation du français avec les langues locales. Avec la mise sous tutelle du Cameroun en 1946, les langues locales vont bénéficier d'une meilleure prise en compte; toutefois, dans les pratiques, le français et les langues locales vont évoluer dans des sphères différentes. BILOA<sup>11</sup> fait néanmoins une lecture intéressante de quelques interférences entre le français, le bassa, l'ewondo, le ghomala et le kako, quatre langues locales. L'auteur conclut que "le français parlé par les Camerounais subit des constants sauts des langues locales"<sup>12</sup> et qu'il s'engage déjà dans une voie interculturelle.

### Les contacts postcoloniaux

En 1979, FÉRAL évoque déjà dans ses travaux (publiés en 1989) le "français makro" ainsi nommé car parlé, comme le "pidgin makro", par les makros ("voyous") de Douala et de Yaoundé. Au début des années '90, les observateurs commencent à parler d'"une manifestation tout à fait originale de l'appropriation vernaculaire du français par les jeunes citadins camerounais"<sup>13</sup>. Il s'agit du camfranglais. L'on s'accorde alors à dire que la grande véhicularité du français, devenue la langue du quotidien pour toutes les couches de la population urbaine et pour la majorité des situations d'échange, a fait évoluer les fonctions du français. Toutefois, il n'y a pas que les fonctions qui évoluent, la langue change elle aussi, on dira qu'elle se vernacularise et les débats autour de l'émergence des normes endogènes (ancrées dans la culture locale) font leur apparition.

En définitive, l'on peut dire que le pidgin et le camfranglais restent jusque-là les principaux idiomes issus de contacts entre langues dans le paysage linguistique camerounais.

<sup>8</sup> Patrick RENAUD, "Le français au Cameroun", in Albert VALDMAN (dir.), *Le français hors de France*, Paris, Champion, 1979, p. 419.

<sup>9</sup> Carole de FÉRAL, "Nommer et catégoriser des pratiques urbaines: pidgin et francanglais au Cameroun" in Carole de FÉRAL (dir.), *Le nom des langues en Afrique subsaharienne; pratiques, dénominations, catégorisations/Naming Languages in Sub-Saharan Africa; Practices, Names, Categorisations*, Louvain-La-Neuve, Peeters, BCILL 124, pp. 119-152: p. 121.

<sup>10</sup> Edmond BILOA, *Op. cit.*, p. 40.

<sup>11</sup> *Ibid.*, pp. 149-175.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>13</sup> Carole de FÉRAL et F.-M. GANDON, "Le français en Afrique noire, faits d'appropriation", *Langue Française*, n. 104, 1994, pp. 37-48: p. 44.

## I.2. Le camfranglais et la variation du français

Lorsqu'on se situe sur le terrain de la variation du français en Afrique, on observe que tous les pays francophones ne se valent pas, ce que confirme la littérature scientifique sur le sujet. Chaque situation est le reflet de l'écologie sociale et culturelle<sup>14</sup> dans laquelle le français évolue. D'une manière générale, la variation se vérifie pour toutes les langues, toutes les fois où la langue remplit sa fonction de code de communication sociale, aussi bien au niveau individuel qu'à un niveau plus large, un niveau social.

La nature de la variation qui nous intéresse est celle de la variation en contexte plurilingue. Cette variation concerne une langue, le français, dans un contexte où l'environnement culturel diffère de celui d'origine, et où les fonctions sociales que cette langue remplit font d'elle une langue sujette à variations. Le français ici semble épouser les contours sociolinguistiques et socioculturels de la population qui le parle et qui parle par ailleurs d'autres langues. Au Cameroun, le plurilinguisme ambiant, la politique officielle de bilinguisme, le choc socio-économique des années '90 et l'urbanisation rapide de ces dernières années ont accéléré la rencontre des hommes, des événements et des langues et, presque naturellement, l'émergence de pratiques langagières particulières. Parmi toutes ces pratiques issues du bouillonnement urbain des langues nous avons choisi le camfranglais.

En effet, le camfranglais pose le problème des parlers émergents autour du français, langue véhiculaire; l'une, sinon la principale des langues de communication urbaine au Cameroun. BENVENISTE disait justement à propos de la langue comme outil d'expression sociale, "le processus dynamique de la langue, c'est l'appropriation de la langue à toutes les conquêtes intellectuelles que le maniement de la langue permet"<sup>15</sup>. Le camfranglais apparaît comme l'une des multiples expressions de la société urbaine camerounaise. Si son émergence entretient un rapport avec le français, c'est parce que le camfranglais est vu comme un parler de base française d'une part, c'est-à-dire que les termes français représentent une bonne part du lexique constitutif du discours camfranglais (même si nous précisons que le camfranglais interroge la complexité des contextes d'usage du français). D'autre part, le camfranglais se pose comme le produit d'une dynamique urbaine de coexistence intensive des langues; du français parlé, mais aussi de toutes les autres langues du contexte politique et social (l'anglais, les langues locales, le pidgin

<sup>14</sup> Nous verrons plus loin toute la portée de cette notion qu'utilisent des chercheurs tels que CALVET (*Op. cit.*) ou encore Salikoko-S. MUFWENE (*Créoles, Écologie Sociale, Évolution Linguistique*, Paris, L'Harmattan, 2005).

<sup>15</sup> Émile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1974, p. 21.

english ou des influences lexicales régionales). Notre réflexion obéit donc à une démarche théorique ancrée dans les changements contextuels du français. Ces mutations posent de nombreuses questions sociolinguistiques que nous ne prétendons pas évoquer entièrement ici. C'est le cas de la norme, des représentations ou encore du changement linguistique<sup>16</sup>.

### 1.3. Le camfranglais et l'écologie linguistique

CALVET définit l'écologie linguistique comme une approche qui "étudie les rapports entre les langues et leur milieu c'est-à-dire d'abord les rapports entre les langues elles-mêmes puis entre les langues et la société"<sup>17</sup>.

Nous considérons que le camfranglais est le produit d'une pratique écolinguistique<sup>18</sup> du français au Cameroun. Le camfranglais fait partie de ce que BOYER<sup>19</sup> nomme les hybrides linguistiques. L'hybridité du camfranglais repose sur l'hybridité du français du quotidien<sup>20</sup>, et l'hybridité intrinsèque au plurilinguisme du contexte. En effet, il existe une variété locale de français avec ses spécificités, et une réalité contextuelle composée de la coexistence de plusieurs langues.

Nous avons choisi pour cette étude de comprendre la manière dont les situations linguistiques peuvent se transmettre, à travers la question du genre. Nous interrogeons le mode de fonctionnement de la détermination nominale en camfranglais, afin de mettre en perspective la façon dont cet objet complexe s'autorégule et rétroagit (réagit et s'adapte au contexte). Nous voulons montrer à partir d'une écologie particulière et d'un usage singulier, les influences diverses qui président au métissage des traits linguistiques. Nous avons choisi pour cela d'étudier les modes d'affectation du genre aux mots d'origine non française, issus de notre corpus d'étude dont la présentation suit.

Puisque le camfranglais est de nature hybride, la question du genre se pose non pas pour les substantifs français qui gardent globalement leur variation en genre et en nombre, mais vis-à-vis des substantifs d'origine non française. Nous voulons répondre à la question suivante: "qu'est-ce qui motive le genre en camfranglais lorsque les déterminants sont français et que les substantifs sont des emprunts à d'autres langues?". La réponse à cette question peut nous permettre de déterminer le degré d'imbrication des langues et des usages, de découvrir si ce degré est artificiel ou s'il peut aider à cerner la manière dont les situations et les langues évoluent.

<sup>16</sup> Claudine BAVOUX, Lambert-Félix PRUDENT et Sylvie WHARTON, *Normes endogènes et plurilinguisme: aires francophones, aires créoles*, Lyon, ENS, 2008.

<sup>17</sup> Louis Jean CALVET, *Op. cit.*, p. 17.

<sup>18</sup> Au sens où l'entend CALVET (*ibid.*).

<sup>19</sup> Henri BOYER, *Hybrides linguistiques. Genèses, statuts, fonctionnements*, Paris, L'Harmattan, 2010.

<sup>20</sup> Nous rappelons que ce français du quotidien ordinaire n'est pas uniforme, il peut être présenté comme un ensemble d'usages qui utilise conjointement la ou les normes locales de français d'une part, et d'autre part les règles de la norme de référence en français.

L'appareillage théorique de cette étude s'inspire des acquis épistémologiques du *système ecolinguistique*<sup>21</sup>, intégrant ce que l'auteur appelle "une niche écologique". Pour CALVET, les langues n'existent pas à proprement parler. Il considère plutôt les pratiques/représentations linguistiques comme les facteurs principaux pouvant aider à cerner le fonctionnement langagier d'une société. En effet, toute langue "est sans cesse soumise à des stimuli extérieurs auxquels elle répond sur le mode de la régulation, c'est-à-dire d'abord l'addition de réponses individuelles, de variantes qui, avec le temps, mènent à la sélection de certaines formes, de certains traits"<sup>22</sup>. L'auteur compare la langue à un système homéostatique fonctionnant sur les modes d'autorégulation (capte les informations liées au contexte social) et de rétroaction (réagit et s'adapte au contexte). C'est justement l'appréhension de cette complexité qui nous intéresse dans le cas du camfranglais. Nous essayons d'explicitier la manière dont ce parler peut utiliser la connivence discursive liée à l'usage social du français, et le résultat de sa mise en forme en tant que miroir d'un contexte.

Le système d'autorégulation et de rétroaction amène CALVET à mettre au point les notions d'acclimatation et d'acclimation de la langue française en Afrique. CALVET<sup>23</sup> estime que le français en Afrique fonctionne comme une espèce qui se déplace d'un milieu à un autre; il peut y survivre et on parle alors d'acclimatation; il peut en plus s'y reproduire et on parle alors d'acclimation. Selon l'auteur, le linguiste doit décrire les procédés ou les faits linguistiques pertinents liés à cette adaptation. Le camfranglais nous apparaît comme un cas pertinent non seulement d'adaptation mais de reproduction du français en contexte camerounais et urbain. Notre contribution tente donc de fournir un exemple de 'reproduction' linguistique contextuelle.

L'acclimation est envisagée ici comme un processus dont peut témoigner le camfranglais. Ce processus semble passer par des étapes successives dont les explications sont multidimensionnelles et semblent être les enjeux d'une transmission linguistique en train de se faire. L'étude de certains traits de fonctionnement en camfranglais révèle en effet la complexité d'articulation entre un contexte social (ainsi que des pratiques) et la force des représentations<sup>24</sup> (sur) des langues.

<sup>21</sup> Louis Jean CALVET, *Op. cit.*, p. 35; dans cet ouvrage, l'auteur présente son approche écologique des langues.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> Louis Jean CALVET, *Op. cit.*, p. 213.

<sup>24</sup> Notre thèse de doctorat soutenue publiquement en novembre 2010 revient largement sur le poids des représentations des langues en contexte camerounais. Ces représentations se traduisent ici par la gestion des interactions contextuelles (écologiques) dans l'esprit des locuteurs plurilingues ou vivant dans un contexte plurilingue.

## II. Champ d'application: le genre en camfranglais

### II.1. Le corpus

Notre corpus est extrait d'une base de données plus large issue de l'enquête que nous avons menée dans les villes de Douala et Yaoundé (respectivement capitales économiques et politiques) pendant nos recherches en thèse. Le corpus a été recueilli par périodes successives entre 2003 et 2006. Il constitue un ensemble de neuf sous-corpus, totalisant dix heures d'enregistrement. Nos techniques de recueil procèdent par questionnaire, par interview et par le recueil des conversations libres. Le corpus de la conversation libre même est le plus fourni; il est un ensemble d'interactions libres recueillies soit par observation directe de l'enquêtrice, soit par sollicitation de celle-ci. Ce corpus s'articule autour des thèmes de la vie quotidienne, des thèmes qui se présentent comme des facteurs favorisant de l'usage du camfranglais.

Notre population d'enquête compte 120 enquêtés dont une moitié vit dans la ville de Douala et l'autre moitié dans la ville de Yaoundé. Cette population est âgée de 6 à 60 ans. Même si notre échantillon compte majoritairement des jeunes, parce que décrits comme la population de référence d'usagers du camfranglais, nous avons étendu notre enquête aux moins jeunes afin de tester l'hypothèse d'une expansion de plus en plus croissante et élargie à toutes les couches de la population urbaine.

Extrait du corpus intitulé *Galères, rêves et patati*<sup>25</sup>:

- L3 4 non moi je ne peux pas **hia** ce que tu **tell**  
 5 ce que tu **tell** là hein ce sont des bobards  
 6 parce ici là que de mourir, que de **day**  
 7 étant **nge**, **beta** je vis heureux je meurs beu-  
 8 je meurs je meurs jeune je te dis
- L2 9 ouaiais comment je te **spik** depuis tu veux  
 10 pas me **hia**?
- L3 11 non des wa: conseils je peux pas hia  
 L2 12 ça c'est des we que hein, il faut sciencer  
 13 **popo** dans la vie par'que quand tu vas  
 14 **djum** dans ces pareils **we** là tu vas te  
 15 c'est quand tu vas être dedans que tu vas  
 16 **see** hein, tu vas **see** les les **wa**: qui sont à  
 1 l'intérieur
- L3 2 **beta** je go **see** parce là où je suis je vais  
 3 **sin** quoi à mes **muna tumoro** j'ai déjà  
 4 tellement **wa**: les **do** je ne sais pas où ça  
 5 **go** tu **wok** mais c'est chaud!  
 L2 6 garde l'espoir garde l'espoir

<sup>25</sup> Élisabeth NGO NGOK GRAUX, *Le camfranglais, un parler urbain au Cameroun: attitudes, représentations, fonctionnement linguistique pour un apparentement typologique*, Thèse de Doctorat, Université de Provence, 2010. Conventions de transcriptions: les soulignements dans le corpus indiquent des chevauchements dans la prise de parole entre les intervenants; les caractères gras correspondent à une graphie phonologisante et à une visualisation de tous les termes ayant une origine autre que française; les sections comprises entre deux barres obliques correspondent à une multitranscription; un x indique une syllabe inaudible; le tiret en fin de mot est utilisé pour indiquer une amorce de mot; les deux points marquent l'allongement d'une syllabe.

- L3 7 jusqu'à quand? je vais mourir si je meurs  
8 demain je vais dire que j'ai déjà **dou** quoi  
9 dans ma / layf, laf /?
- L2 10 ah dis donc lep comme ça! là tu vois  
11 que moi je suis **ste** mai'nant dans mon  
12 **mboko** je fume le **ge** je fume le **ge**  
13 chaque matin chaque soir t'crois que c'est  
14 pourquoi je fume ça, parce que je ne veux  
15 je ne veux pas voir les réalités en face!  
16 je tire le **wa**: je tire le **wa**: je tire  
1 la fumée la fumée la fumée la fumée j'suis  
2 constamment dans les vapes on dit au **kwat**  
3 que j'suis devenu fou c'est parce que je  
4 **wa**: dans mon esprit, je vois noir donc tout  
5 ces tout mmm mon devant est obscur mais  
6 qu'est-ce que tu veux que je fasse il faut bien  
7 que je supporte!
- L3 8 mais **evri dé** quand tu **take** même le le  
9 **we** là tu dis tu peux même les **we**  
10 tu te drogues ça te **gi** même quel genre de  
11 ça te **gi** quoi quel ça te **gi** la force  
12 ou quoi que je ne **see** même pas
- L2 13 oh ça te **gi** le **ntong** ça te **gi** le **ntong**  
14 **gi mi ntong gi mi tchathe**
- L3 15 ouais
- L2 15 ça me **gi** un genre de de **ge** que je ne peux  
16 pas t'expliquer que je sens comment ma main  
1 devient dure je sens comment mon cerveau  
2 devient mon ouais mon cerveau devient mou
- L3 3 tu parles moi-même x un we comme ça la tu  
4 ne know pas mais **ol** mes potes tirent le **wea** le  
5 **wa**: mon ami!
- L2 6 gars j'étais même allé au skul des wat  
7 là tu connais le skul des wat qui est  
8 là-bas
- L3 9 Fustel Fustel aïe, i i, les mbom tirent!
- L2 10 aïe, i i, gars c'était chaud là-bas 't-à-dire  
11 que je vois une **mbindi nga** qui a douze  
12 ans elle me passe le **we** elle elle a  
13 un un paquet de de truc elle tire j'ai dit  
14 que gars **shu** moi un peu le **wa**: là elle  
15 m'a passé c'était un gros paquet j'sais pas  
16 où elle **bay** hein pourtant on a notre repère  
1 derrière le **kona** là-bas dans la brousse là

## II.2. Analyse des données

Sur la base de notre corpus, nous avons sélectionné plusieurs substantifs d'origine non française, précédés d'un déterminant français, avec l'intention de savoir si

devant des emprunts à d'autres langues, le genre affecté aux mots s'inspirait du français ou non.

a) Marquage des substantifs sexués

Nous constatons d'une manière générale que les mots répertoriés ont tendance à conserver le genre qu'ils ont en français, même lorsque leurs synonymes choisis pour le discours en camfranglais sont empruntés. Pour nommer des êtres sexués (+ humains), le genre de ces termes sera fonction de leur sexe, masculin pour les hommes et féminin pour les femmes. La logique française est celle globalement appliquée. C'est le cas de:

<i>un djo</i>	(un mec, un homme, un garçon, un type)
<i>une nga</i>	(une fille, une petite)
<i>une facaire</i>	(une étudiante)
<i>une boguesse</i>	(une pute)
<i>le mbom</i>	(le gars, le type)
<i>mon mbindi</i>	(mon petit frère)
<i>sa résé</i>	(sa sœur)
<i>une baby</i>	(une jeune fille)
<i>le pater (ou répé)</i>	(le papa, le père)
<i>la mater</i>	(la maman, la mère)

L'affectation des genres en camfranglais pour les noms humains semble donc obéir au genre français qui convient pour le sexe en question.

Si le marquage du genre en fonction du sexe est plus ou moins attendu et logique pour les substantifs sexués, les choses paraissent moins simples pour les substantifs désignant des réalités asexuées.

b) Marquage des substantifs asexués

Nous avons répertorié les seize cas suivants:

<i>un wa</i>	(un truc)
<i>le ntong</i>	(la chance, le hasard)
<i>le skul</i>	(l'école, la classe, le savoir, les études)
<i>le bele</i>	(la grossesse, le ventre)
<i>le craning</i>	(la vantardise, l'esbroufe)
<i>la shem</i>	(la honte, le malaise)
<i>le popo</i>	(la vérité)
<i>la shek</i>	(la danse, la chorégraphie, le mouvement)
<i>le ngeme</i>	(la galère)
<i>un koma</i>	(une place, un billet)
<i>le shap</i>	(le matin)
<i>un mboko</i>	(un pays, une patrie)
<i>le wok</i>	(le travail)

<i>la het</i>	(la tête, le crâne)
<i>la tchop</i>	(la nourriture, la bouffe, le repas)
<i>le ndamba</i>	(le football, le ballon, le match, le jeu)

Ces substantifs représentent le caractère tout à fait hétérogène du camfranglais, avec des termes d'origine pidgin et/ou anglaise (*skul, popo, shek, ngeme, shap, wok, het, tchop*); d'origine bassa (*ntong, wa*); d'origine duala (*koma, mboko*); d'origine ewondo (*bele, ndamba*); d'origine néologique (*craning*). Ce concentré d'emprunts bénéficie de la présence d'un déterminant français, ici masculin et là féminin. Nos avons tenté de comprendre ces choix. Deux hypothèses sont esquissées:

- l'hypothèse du rapprochement de la réalité concernée avec son équivalent le plus courant en français et donc au genre que porte cet équivalent;
- l'hypothèse d'une distribution hasardeuse.

En partant du principe que le genre ne fonctionne pas de la même manière en français, en anglais, en pidgin ou dans les langues ethniques locales, comment peut se justifier le choix des locuteurs d'utiliser tantôt un déterminant masculin et tantôt un déterminant féminin? Ici, c'est le principe même du découpage de la réalité qui est observé dans son rapport d'équivalence ou non avec le français. Pour essayer de comprendre cette réalité, nous faisons quelques observations sur les termes recensés:

- même s'ils font tous référence à des réalités asexuées, une majorité est au masculin et une minorité au féminin;
- la répartition entre le masculin et le féminin ne correspond pas systématiquement à une répartition selon la langue d'origine. Autrement dit, pour deux substantifs pidgin et/ou anglais comme *popo* et *shem*, il est possible d'avoir *la shem* et *le popo*, deux genres distincts, pour deux substantifs issus de la même langue d'emprunt;
- tous les substantifs appartenant aux langues ethniques locales ont un genre masculin, ainsi que les néologismes;
- les traductions françaises de ces substantifs donnent un éventail potentiel de termes, dont le genre peut être soit masculin, soit féminin<sup>26</sup>.

Quelles interprétations pouvons-nous faire de ces remarques? Deux pistes nous semblent intéressantes:

- a. concernant les substantifs en pidgin et/ou anglais qui sont les seuls à avoir les deux genres, nous pensons que ce marquage est un rapprochement artificiel de ces termes de leur sens le plus courant en français, comme

<sup>26</sup> Nous précisons que la plupart des gloses sont des sens dénominatifs et correspondent au contexte d'énonciation, sauf pour le terme *bele* qui en ewondo signifie "ventre" et dont le sens contextuel en camfranglais est métaphorique ("grossesse"). Pour ce cas, nous avons donné les deux sens du mot. Il convient de signaler qu'à cause de la vernacularisation du français, certains termes issus des langues locales ont en camfranglais un sens imagé qui leur vient très souvent de l'existence préalable de ces formes imagées dans la variété de français parlé.

si en parlant camfranglais, on activait un savoir cognitif en français ordinaire. Ceci justifierait que *la shem* glosée prioritairement par *la honte*, soit marquée par le féminin, ainsi que *la het* (*la tête*) ou encore *la shek* (*la danse*) et *la tchop* (*la nourriture*).

Toutefois, cet argument est contredit par le genre masculin de *ngeme* et *skul*. Il est plausible que le cas de *skul* (*le skul*), dont la glose immédiate serait *l'école*, substantif féminin en français, s'identifie à celui des substantifs issus des langues locales dans un jeu de rapprochement phonologique<sup>27</sup>. Au lieu d'être féminin en référence au français, il se neutraliserait donc par le masculin dans la compétition interlinguistique comme nous allons le voir. Une autre hypothèse pourrait faire état du rapprochement de ces termes (*skul* et *ngeme*) avec des concepts généraux, contrairement aux autres termes qui désignent des choses ou des actions. *Ngeme* par exemple désigne un état, d'où peut-être son genre masculin.

Globalement donc, le genre des substantifs issus du pidgin et/ou de l'anglais semble se justifier par celui que leurs équivalents ont en français courant<sup>28</sup> d'une part, mais également par leur neutralisation avec le masculin de par l'idée de concept général à laquelle ils peuvent renvoyer dans l'interaction plurilingue. Le genre ici n'est donc pas lié à la langue dans laquelle le mot est exprimé (pidgin ou anglais), mais à la représentation du signifié dans la réalité multilingue, sous son aspect conceptuel.

Comme on le voit, certains termes peuvent être glosés aussi bien par un mot ayant un genre masculin que par un autre affecté du genre féminin (voir ci-dessus les gloses des seize cas répertoriés). Le marquage du genre des substantifs asexués semble lié à son rapprochement avec le genre le plus proche de l'équivalent courant français comme première possibilité. Ainsi *shek* se rapporterait à *danse*, son équivalent courant en français, et moins à *mouvement* ou à *chorégraphie*, qui sont des synonymes partiels possibles en français. La question du genre des substantifs asexués en camfranglais semble donc confirmer le postulat selon lequel le camfranglais se greffe sur une variété courante de français. Le choix du genre semble également inspiré par le déplacement dans l'esprit des locuteurs plurilingues, de la convergence neutre d'une réalité générale, conceptuelle.

Le cas de *craning* semble particulier parce que vraisemblablement, le mot étant une néologie créée à partir de *crâner*, le genre masculin de *craning* s'expliquerait par l'analogie au genre du substantif *crâne*, duquel il tire une

<sup>27</sup> *Suglu, sukulu, esukudu* font partie de quelques formes locales désignant la réalité de *skul* (l'école).

<sup>28</sup> Bien évidemment, nous préférons rapprocher ces emprunts anglais et pidgin du fonctionnement français parce que pour ce qui est de l'anglais par exemple, la question du genre ne se pose pas de la même manière. Dans tous les cas, ces substantifs semblent assez éloignés des règles anglaises, c'est-à-dire le choix entre l'article indéfini *a/an* et l'article défini *the*, qui n'apparaissent pas dans nos corpus et dont l'influence paraît limitée. Selon nous, choisir d'utiliser un déterminant français ici est bien la preuve de l'influence du sens de ces termes en français.

partie de sa morphologie. L'on pourrait également évoquer l'utilisation du masculin comme genre de la neutralisation (dans le cas d'une rencontre de deux langues), puisque *craning* de par sa forme hybride relève à la fois du français et de l'anglais.

b. Dans le cas des substantifs issus des langues ethniques locales, il est probable que la question du genre des noms asexués y étant totalement inconnue, les noms venant de ces langues arborent tous le masculin. Tout se passe comme si le genre masculin ici devenait le genre neutre. Dans le doute, ou plutôt face au choix à faire, le masculin permettrait de neutraliser les oppositions masculin/féminin, mais surtout, d'harmoniser les appartenances différentes de chacun de ces substantifs à une langue ethnique particulière. Ainsi comme le montrent nos exemples (*le ntong, un koma, le ndamba*), le bassa, le duala, l'ewondo, qui sont les langues ethniques représentées ici, s'intègrent dans la structure grammaticale ainsi constituée, sous un signe neutre. Ils peuvent en cela non seulement représenter valablement chacune des gloses que nous proposons ici, mais en plus, ils sont susceptibles de transmettre un sens métaphorique<sup>29</sup>. Cette neutralisation qu'apporterait le genre masculin à ces termes, serait en réalité un gage de flexibilité dans le passage d'une langue à une autre ou d'une variété de langue à une autre.

Certains marquages font référence à la proximité entre camfranglais et français ordinaire, par un jeu subtil lié aux différentes compétences des locuteurs. C'est le cas de *mboko*. Un *mboko* semble se rapporter au masculin de *pays* plutôt qu'au féminin de *patrie*. D'ailleurs ne dit-on pas couramment en parlant du Cameroun: "je vais au pays", ou encore "comment va le pays?". Le masculin (*pays*) ici est préféré au féminin (*patrie*) qui fait partie des gloses possibles, sans doute à la faveur des habitudes langagières. L'on voit bien comment en camfranglais, un trait linguistique tel que le genre puise à la fois dans le contexte du français et dans le contexte des langues présentes. Cette rétroaction du camfranglais sur le contexte et du contexte sur le camfranglais signe l'évolution linguistique en cours en camfranglais.

<sup>29</sup> Dans un cas comme *le bele* par exemple, *bele*, qui signifie "ventre" en ewondo, renvoie en réalité à la grossesse, un passage métaphorique existant dans le français parlé "ordinaire". Françoise GADET, *Le français ordinaire*, Paris, Colin, 2<sup>e</sup> édition, 1997, p. V.

## Conclusion

Il est possible que notre corpus ne soit pas représentatif de toutes les orientations que les mécanismes du genre permettent en camfranglais. Toutefois, nous constatons que le genre des substantifs non français peut se marquer à l'aide de l'activation psychologique, cognitive du genre de leurs équivalents en français courant. Le genre adopté sera donc une réplique fonctionnelle inspirée par la variété courante de français. Par ailleurs, la problématique du genre permet d'entrevoir une neutralisation interlinguistique par l'utilisation du masculin. Ceci peut être considéré à raison comme un signe d'élaboration du camfranglais, dans la mesure où une solution de neutralisation semble convenir au contexte multilingue, ce qui permet de canaliser les influences interlinguistiques.

Ce que l'on perçoit clairement à travers cette étude, c'est que le camfranglais finalement n'amplifie pas les oppositions ou les différences entre les langues en jeu, mais tend à développer les convergences autour d'une matrice principale française. Il y a une double complexité dans la compréhension du genre des substantifs non français en camfranglais: la variation sociale en français dont le camfranglais permet de conforter et de pérenniser l'identité et les subtilités; puis, la particularité d'un parler hybride dans lequel interviennent les règles linguistiques des langues présentes dans le paysage urbain camerounais. Le camfranglais apparaît comme un parler dans lequel les locuteurs essaient de faire exister les langues (à travers la forme), et leur langue (à travers le fond discursif). Ce qui est en jeu en camfranglais, c'est une recherche et/ou affirmation d'une identité linguistique exprimée à travers une mutation des signifiants.

Finalement, appliquer le modèle théorique de l'acclimatation/acclimatation au camfranglais permet de mieux cerner la manière dont un parler vient réguler les rapports sociaux, réguler les langues sociales en se régulant lui-même. Le camfranglais vient en quelque sorte réguler un contexte de plurilinguisme dans lequel le français ordinaire a une identité particulière, et où l'articulation entre l'usage du camfranglais et la situation sociolinguistique (l'environnement camerounais) semble être un processus de transformation qui répond aux divers stimuli écolinguistiques. Ceci ressort dans l'étude de la détermination nominale que nous venons de faire. Le genre des substantifs non français en camfranglais

est motivé par un ensemble de facteurs liés à la pratique contextuelle des langues d'une part, et aux rapports interlinguistiques en contexte d'autre part.